

Paul Celan

Quatre poèmes berlinois de décembre 1967

traduits de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre

Ces poèmes sont les quatre premiers du recueil *Schneepart* (1971). Les trois premiers sont parus dans un volume d'hommages au poète berlinois Peter Huchel (Munich 1968) avec indication du lieu et de la date d'écriture.

NI LAVÉS, NI PEINTURLURÉS,
dans la baraque
d'Au-delà :

là
où nous nous trouvons,
nous les terreux, toujours,

une
chaîne à godets
en retard passe et
repasse à travers le nuage en lambeaux
que nous sommes, monte, descend,

ça y flûte des airs
de révolte, avec des fémurs
de fou,

l'ombre du vol dans
le rond d'iridescence
se greffe sur nous, à la hauteur
Sept,

tout près tel un âge glaciaire
le couple de cygnes d'effiloche navigue
à travers l'icône de pierre
suspendue

(« Ungewaschen, unbemalt », Francfort/Berlin, 16.12.1967)

TU GIS dans la grande écoute,
parmi les broussailles, les flocons.

Va donc à la Spree, toi, va à la Havel,
va voir les crocs de bouchers,
et les palots rouges piqués de pommes
made in Sweden –

Voici la grande table aux cadeaux,
elle fait le tour d'un Eden –

L'homme n'était plus qu'une passoire, la femme
il fallut qu'elle nage, la salope,
pour elle, pour personne, pour tout le monde –

Le canal de la Landwehr ne fera pas de bruit
Rien
ne bloque.

(« Du liegst », Berlin, 22/23.12.1967)

COULEUR LILAS dans l'air, taches de fenêtres jaunes,

le bâton de Jacob au-dessus du
débris d'Anhalter,

heure des jeux d'allumette, rien encore
d'intercurrent,

du bar
des gens debout
au bar des bancs de neige.

(« Lila Luft », Berlin, 23.12.1967)

CREUSEUR DE FONTAINES dans le vent :

quelqu'un jouera de la *viola da braccio*, en descendant le jour, dans la
cruche,
quelqu'un fera le poirier dans le mot Assez,
quelqu'un sera pendu, jambes croisées, dans la grand'porte près de la poulie.

Cette année-ci
ne passe pas le seuil avec bruit,
elle dévale décembre à reculons, novembre,
elle fouille à la bêche le sol de ses blessures,
elle s'ouvre à toi, jeune
fontaine
(de creuseur)
de tombes,
Douze-bouches.

(« Brunnengräber », Berlin, 25.12.1967)

(Poèmes extraits de *Schneepart*, © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, in : Paul Celan, *Gesammelte Werke*, vol. 2, pp. 333-336)

Samedi 16 décembre 1967. Paul Celan prend l'avion à Orly pour Francfort. À Francfort, il prend l'avion pour Berlin. C'est l'hiver, les nuits de Noël vont tomber avec la neige lourde de décembre sur l'Allemagne et dans cette neige commence la partition, le recueil *Schneepart*. C'est l'hiver du Voyage d'hiver de Paul Celan en Allemagne : il y a des vers de Heine dans sa mémoire, à côté du reste qui peut et doit encore être chanté. L'avion passe au dessus des pays de guerre froide, franchit le mur dans les hauteurs, à l'aplomb des mines de lignite, survole Eisenach. A Berlin tout bruit encore au sein du grand silence blanc de l'histoire sanglante des spartakistes de 1919, des conjurés de juillet 1944 : le paradis occidental est contruit autour du sinistre hôtel Eden. Les tueurs de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht viennent juste de prendre leur retraite, les bourreaux des camps font leurs courses de fin d'année dans les grands magasins, il suffit de se promener entre le jardin zoologique et la gare dite Anhalterbahnhof, dont il ne reste qu'une ruine debout, pour entendre ce bruit de fond, entendre aussi la violence des forces de surdité et d'oubli : d'un bar à l'autre, ici aussi va le chemin de la vie debout et résistante à la mort sous les méridiens célestes, l'itinéraire de la poésie même sous la constellation d'Orion dans le retour du premier passage ici-même, trente ans plus tôt, quelques heures avant la nuit de cristal, en novembre 1938, quand déjà s'affutaient les allumettes gourmandes de vie réduite en cendre et se creusaient les tombes dans le ciel où l'on n'est pas serré, les nuages-tombeaux dans le vent où grincent aussi les poulies des puits de l'enfance. Alors le temps recommence à l'envers, replonge vers le solstice d'hiver et ce qui s'ouvre n'est pas l'année nouvelle mais la fontaine aux douze lunes-bouches-tombeaux, le programme des poèmes du creuseur de mémoire, mois après mois pour la jeune année 1968. Une carte postale quitte Berlin dans une bouteille à la mer, le verre strié ne laisse voir que la métamorphose des saltimbanques, acrobates et musiciens de Rilke, Chagall ou Picasso. Le prochain poème sera daté : Paris, le 2 janvier 1968. Le samedi vingt, il en écrira trois.

J.-P. L.